

VILLE DE CHAMPIGNY-SUR-MARNE

Mémoires d'exils

J.C. BROUSTAIL



Mr Joaquim Luis Rosa do Céu, Maire d'Alpiarça, et Mr Dominique Adenot, Maire de Champigny-sur-Marne, signant la convention de Jumelage entre les deux villes.

« Je viens de toi »

C'est le titre de la statue monumentale de Rui Chafes, sculpteur de renom international, qui est inaugurée ce 22 juin au Parc Départemental du Plateau.

« Je viens de toi » : c'est un hommage aux hommes et aux femmes de l'immigration portugaise qui, de 1955 à 1970 sont arrivés, en exil à Champigny. Chassés de chez eux par la misère, par la dictature de Salazar, par la guerre coloniale menée en Angola et au Mozambique...

Avec des passeurs ou plus ouvertement, ils sont venus dans des conditions d'extrême précarité (jusqu'à 15 000 habitants dans les cabanes du bidonville qui couvraient à l'époque le secteur du Plateau jusqu'à Villiers). Ils ont travaillé sans compter, sans droit, sans protection, exploités par ceux qui, tous les matins à l'aube, les emmenaient par camions entiers, sur les grands chantiers. Ils ont été victimes des marchands de sommeil, ils n'avaient rien que leurs bras et leur dignité. Ils n'osaient pas le plus souvent protester, de peur de perdre la face.

« Je viens de toi » : c'est un hommage à ceux qui les ont accueillis peu à peu. Ceux qui ont partagé une assiette de soupe dès le premier soir de l'arrivée du car Lisbonne-Champigny. Ceux qui, comme l'Abbé Le Boursicaud avec « la grange » de la communauté d'Emmaüs, recueillaient ceux qui étaient malades ou blessés.

« Je viens de toi » : c'est aussi un hommage aux associations, aux syndicalistes, à la municipalité de l'époque et son Maire Louis Talamoni, aux campinois qui ont su accueillir des travailleurs migrants, ne pas les considérer comme des concurrents, mais se battre avec eux pour leur droit légitime au salaire, au contrat de travail, à la couverture sociale, à un toit digne de ce nom. Hommage à ceux qui ont refusé qu'on les chasse avec les CRS, ou qu'on les déplace de force dans des foyers de célibataires à Romainville ou ailleurs. Qui ont obtenu des écoles et des vraies solutions de logement - et le respect des droits de chacun. Qui ont combattu le racisme et le rejet de l'autre.

« Je viens de toi » : c'est la volonté de transmettre un message positif. Pendant longtemps pour ceux qui l'avaient vécu, ce n'était pas une période facile à évoquer. Mais pour les enfants d'aujourd'hui, il est bien de témoigner des racines communes, de ces solidarités qui ont fini par l'emporter sur des difficultés qui semblaient insurmontables. C'est bien de savoir d'où l'on vient, ensemble on s'enrichit de partager nos héritages, nos cultures qui nous ont permis de surmonter les épreuves.

« Je viens de toi » : quel beau message d'espoir pour tous les campinois. Un grand merci à l'Ambassade du Portugal, au Conseil général du Val-de-Marne, aux associations d'amitié et aux donateurs qui ont porté ce beau projet avec nous.

Dominique ADENOT
Maire de Champigny sur Marne

1956-1972 . A Champigny, arriveront plus de dix mille personnes venues du Portugal chercher en France la sécurité, un emploi, une vie meilleure. Ils trouveront un bidonville. Il durera vingt ans, et finira par être résorbé, grâce aux efforts de la Ville, à l'aube des années 70. Quarante ans plus tard, associations portugaises, ambassade du Portugal et municipalité s'associent pour rendre hommage à cette part de l'histoire. Une mémoire que les Campinois, notamment les plus jeunes, se sont déjà appropriée. Un retour dans le temps qui met en lumière les apports de ceux qui, venus d'ailleurs, ont d'abord connu la misère comme terre d'accueil. Et, symbole, c'est sur l'un des emplacements de l'ancien bidonville, aujourd'hui devenu l'un des plus beaux parcs du département, que sera inauguré, le 22 juin, le mémorial en hommage à l'immigration portugaise.

J.C. BROUSTAIL



Champigny et le Portugal aujourd'hui

Des liens toujours solides

Longtemps terre d'accueil des Portugais de la région de Leiria, notre ville est aujourd'hui jumelée avec la ville d'Alpiarça, proche de Lisbonne. En signe d'amitié, le maire de la commune portugaise, Joaquim Luis Rosa do Céu, sera d'ailleurs présent lors de la pose de la stèle dans le parc du Plateau, le 22 juin.

Au-delà de ce jumelage, reconnaissance formelle d'une amitié liant nos deux peuples, la vie campinoise est profondément marquée par le folklore portugais. Ainsi trois associations – Academica, Allegria et l'Association portugaise socio-culturelle et récréative (APSCR) – animent régulièrement des journées festives à Champigny : danse, musique, gastronomie, rencontres intergénérationnelles ou sportives... Des traditions désormais partagées.



J.C. BROUSTAIL

TÉMOIN

Henri-Marie Le Boursicaud

«Une façon de participer à la souffrance des Portugais»

«Au temps de Vatican II, j'ai fait le choix de fonder avec deux copains prêtres ouvriers comme moi, une petite communauté d'accueil à Champigny, une façon de participer à la souffrance des Portugais. Une présence missionnaire, mais surtout mission d'amitié, d'accueil, d'écoute, d'aide à déchiffrer des fiches de paie, remplir des papiers... Parti six mois au Portugal pour apprendre la langue en 1960, j'ai connu le peuple qui partait pour émigrer, la dureté de sa vie. Là-bas, j'ai toujours été suivi par la Pide, la gestapo de Salazar... Puis je suis revenu, comme un immigré, et vu comment on traitait les Portugais, à la recherche d'un toit, d'un travail, d'une vie meilleure. Une situation dramatique.»

Prêtre rédemptoriste, fondateur d'une communauté en lien avec le bidonville, fondateur d'Emmaüs-Liberté.



J.C. BROUSTAIL

O salto, le saut... Ce mot porte en lui une part de l'histoire des Portugais, partis vers le nord de l'Europe dans les années 1960. O salto, le grand saut par-dessus les frontières, à pied, cachés sous les bâches de camions, à la merci des passeurs. Emigration clandestine, qui vide des villages entiers, dans le secret et la peur. Des hommes pour la plupart travailleurs agricoles, sans perspective d'avenir, fuient un mode de vie presque moyenâgeux, une économie de subsistance.

Estado Novo

Nommé Premier ministre en 1932 par le président-général Antonio de Fragoso Carmona, Antonio de Oliveira Salazar s'est empressé de consolider le régime totalitaire et d'introduire une nouvelle constitution lui conférant les pleins pouvoirs. Naît l'Estado Novo, « l'Etat nouveau », régime politique proche de l'idéologie fasciste de Mussolini. Considéré comme le représentant idéal des intérêts de l'extrême droite catholique et sympathisant de la monarchie, Salazar maintiendra son hégémonie durant trente-six ans, jusqu'en 1968, grâce au soutien de riches propriétaires, d'industriels, de banquiers.

Le Portugal de Salazar: un parti unique, l'Union nationale, la suppression des syndicats, de la presse indépendante, de toute opposition politique, un terrible camp de concentration à Tarrafal (Cap-Vert) et une police politique secrète impitoyable créée dès 1933, plus tard appelée Pide, Police internationale de défense de l'Etat.

Le régime a pour devise officielle: « Dieu, Patrie, Famille », plus connue dans les faits sous la dénomination du « triple F »: Fado, Fatima, Football.

Dans le très traditionaliste Estado Novo, les femmes doivent obtenir la permission de leur mari ou de leurs parents pour pouvoir sortir du territoire.

Tout naturellement, Salazar avait apporté son soutien à Franco dans sa lutte contre les Républicains espagnols en ouvrant ses ports au transit d'armements fournis par l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste.

Et durant les guerres coloniales, en Afrique, on n'hésite pas à exécuter les soldats suspectés de « trahison ». Et ce sont justement ces guerres, en Angola (1961), Guinée-Bissau (1963), Mozambique (1964), qui vont accélérer l'émigration. La situation économique est catastrophique et la guerre coûte cher, notamment en hommes, avec un service militaire passé en 1968 de dix-huit mois à quatre ans: plus de 5 000 morts, 30 000 blessés, 20 000 mutilés. Parallèlement, l'armée et une partie de l'Eglise prennent leurs distances. C'est ainsi sur le problème colonial que le régime s'est effondré en 1974, par la Révolution des Œillets.

Ainsi, entre 1958 et 1974, les difficultés économiques et le régime dictatorial de Salazar ont poussé de nombreux Portugais sur les chemins de l'exil. Ils seront plus de 450 000 à se diriger clandestinement vers la France. Ici comme dans toute l'Europe du Nord – Allemagne, Suisse, Pays-Bas... - l'économie est en expansion, la main-d'œuvre manque, les travailleurs étrangers sont donc attendus. La France crée d'ailleurs en 1964 l'Office national d'immigration: l'Etat, ainsi que les employeurs, étaient tenus « d'accueillir la main-d'œuvre étrangère de manière qu'elle trouve en France les conditions de travail, de logement et d'adaptation supportables »...

EVA LACOSTE

TÉMOIN

Antonio Lopes

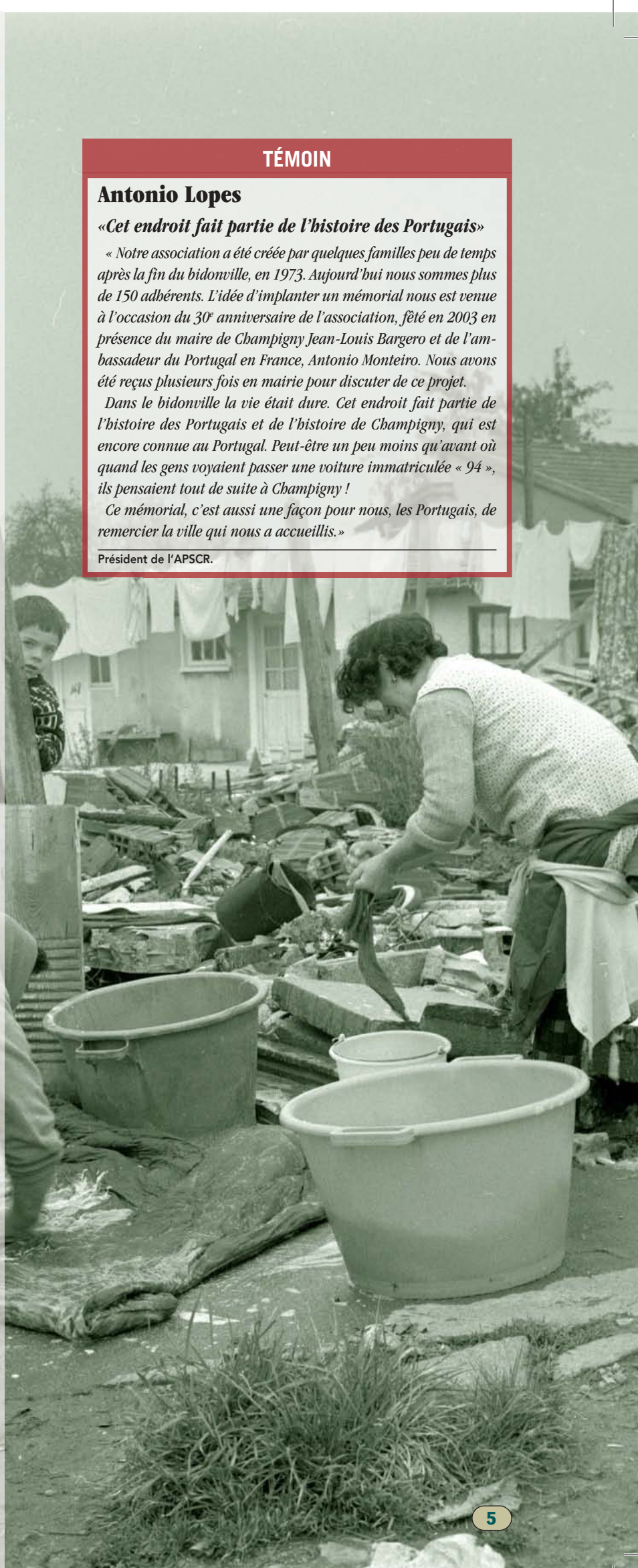
«Cet endroit fait partie de l'histoire des Portugais»

« Notre association a été créée par quelques familles peu de temps après la fin du bidonville, en 1973. Aujourd'hui nous sommes plus de 150 adhérents. L'idée d'implanter un mémorial nous est venue à l'occasion du 30^e anniversaire de l'association, fêté en 2003 en présence du maire de Champigny Jean-Louis Bargerio et de l'ambassadeur du Portugal en France, Antonio Monteiro. Nous avons été reçus plusieurs fois en mairie pour discuter de ce projet.

Dans le bidonville la vie était dure. Cet endroit fait partie de l'histoire des Portugais et de l'histoire de Champigny, qui est encore connue au Portugal. Peut-être un peu moins qu'avant où quand les gens voyaient passer une voiture immatriculée « 94 », ils pensaient tout de suite à Champigny !

Ce mémorial, c'est aussi une façon pour nous, les Portugais, de remercier la ville qui nous a accueillis. »

Président de l'APSCR.



Nous sommes au printemps 1962. Sur les hauteurs de Champigny, les arbres fruitiers ont laissé la place à des baraques, des carcasses de wagons... un bidonville. Partout le nom des sentiers rappelle le passé rural de ce quartier qu'on appelle le Plateau : le pré de l'étang, des bas-bonne-eau, de la lande... Maintenant les cahutes s'alignent les unes à côté des autres et dessinent des allées, des ruelles.

Six ans déjà que des travailleurs vivent là. Au début ils étaient peu nombreux, pas plus de 100, installés sur ces terrains réservés depuis longtemps par l'Etat pour une opération d'aménagement qui bloquait toute possibilité de développement par la Ville. Les propriétaires des terres, trop heureux de s'en débarrasser, les avaient louées ou vendues. A des Portugais déjà installés en France depuis longtemps. Car l'immigration portugaise remonte déjà aux années 1930 quand des travailleurs portugais s'étaient installés à l'est de Paris. Maintenant certains louent des cahutes, parfois construites à côté de leur maison, dans ce qui est devenu le bidonville de Champigny. En 1962, plus de 3 000 personnes y vivent, une population qui en un an a été multipliée par 5 et qui culminera à plus de 10 000 personnes dès 1965. Chaque semaine apporte son convoi de travailleurs venus en car, en train, en taxi...

Un peu de Portugal à Champigny

Beaucoup d'hommes seuls vivent au bidonville. Ils ont quitté leur pays pour fuir la misère, la dictature, les guerres. Des jeunes ou moins jeunes venus en France trouver du travail et gagner en quelques jours ce qu'ils ne gagneraient pas en un mois au Portugal. La France les a accueillis à bras ouverts, appréciant de trouver de la main-d'œuvre bon marché pour des emplois qui ne trouvaient personne à recruter, principalement dans le bâtiment et les travaux publics (BTP). Mais cette main-d'œuvre est bien vite confrontée à la crise du logement qui s'abat sur le pays. Pour se loger, les Portugais, dont nombre d'entre eux sont entrés illégalement en France munis d'un seul « passeport de lapin » - un terme familier pour désigner l'absence de passeport de ceux qui ont fait le voyage a salto -, font appel à la solidarité portugaise. Ils se logent là où habitent déjà leurs compatriotes. Petit à petit, le bidonville de Champigny s'étend, devenant un temps le plus grand bidonville de la région pari-

>>>

*Des bidonvilles étaient également installés dans les villes de Nanterre, La Courneuve, Gennevilliers, Saint-Denis, Villejuif, Fontenay-sous-Bois.

1956-1972 :

le bidonville



sienne*, la plaque tournante de l'immigration portugaise. Les employeurs du BTP n'ont pas loin où aller pour recruter et organisent des tournées de ramassage de la main-d'œuvre aux portes du bidonville. On y trouve même un bureau de recrutement.

Dans le bidonville, la vie s'organise dans les cahutes de briques et de parpaings de ciment. L'ameublement est plus que sommaire : quand ils n'ont pas de sommier, les hommes s'en confectionnent avec de la paille. Certains partagent la même literie... en alternance selon leurs horaires de travail décalés. Ils sont 4, 5, 6, à vivre dans une baraque de 10 m² payant 50, 100 francs par mois quand ils en gagnent à peine 800, cumulant heures supplémentaires, samedis travaillés, plus de 60 heures par semaine d'un dur labeur. Une fois déduits leurs frais de subsistance, ils envoient l'argent au Portugal via la banque franco-portugaise qui, après avoir organisé une tournée de ramassage des fonds avec un camion blindé, a fini par ouvrir une agence à quelques encablures du bidonville.

Quant aux baraques occupées par les familles, elles offrent, malgré la précarité de leur construction et l'étroitesse du logement, un aspect plus coquet. Les femmes ont mis des rideaux aux fenêtres, des nappes sur



TÉMOIN

José Batista de Matos

«Nous les immigrés, nous sommes des coopérants»

«Je suis arrivé en France en 1963, et trois jours après un mec m'a proposé un travail à Vincennes, dans les routes. Quand je revenais au bidonville de Champigny, je me disais: "Qu'est-ce que je fais ici? Il ne faut pas que tu te laisses emporter par l'émotion." Pas d'eau, l'entassement... Je me disais: "Il faut que tu te fasses une raison, parce que tu as une femme et deux enfants au Portugal. Tu as ton bonheur." Par la suite, je me suis inscrit à des cours de français pour adultes, je suis devenu cadre... J'ai travaillé sur la ligne 1 du métro en 1963-64, fait l'Etoile, la Porte d'Italie... A Fontenay-sous-Bois, sur un terrain donné par la Ville, nous avons construit de nos mains le siège de notre association. Tous les corps de métiers y ont participé, à l'image de la reconstruction de la France après la Seconde Guerre mondiale. Quand un Français va travailler à l'étranger, on dit que c'est un coopérant, tandis que les étrangers qui viennent en France sont des immigrés. Moi je dis que je suis un coopérant. Nous les immigrés, nous sommes des coopérants.»

Conseiller national des communautés portugaises, président de l'association des Portugais de Fontenay-sous-Bois.



>>>

l'unique table, qui donnent un aspect chaleureux au foyer. Un coiffeur, deux épicerie-cafés, un tailleur aussi, répondent aux besoins de base des habitants. Le dimanche, ils sont nombreux à se rendre à Villiers pour le marché et la messe. L'après-midi, les hommes se retrouvent sur les petites places aménagées aux carrefours des ruelles. Ils jouent aux cartes, écoutent la radio de Lisbonne, lisent le journal, entonnent à la guitare quelques chansons empreintes de nostalgie.

Vingt ans de bidonville

Tous, célibataires ou familles, sont confrontés à la dureté du bidonville. Un seul point d'eau pour des milliers d'habitants, les ordures qui s'entassent faute de ramassage, pas de réseau d'assainissement... des rats qui grouillent dans les ruelles. Les riverains, regroupés en 1959 dans l'association syndicale des propriétaires de Champigny, protestent contre la proximité du bidonville, les risques d'épidémie. La municipalité dénonce à maintes reprises le bidonville, notamment par la voix de Roland Foucard, conseiller municipal et Conseiller général de la Seine. Elle multiplie les questions au préfet, au gouvernement. Le maire, Louis Talamoni, s'adresse au Premier ministre en 1964 lors d'une séance du Sénat : «Les travailleurs portugais immigrant en France sont, dès leur arrivée, condamnés à des conditions de vie lamentables et inhumaines (...)». La loi Debré adoptée en décembre de la même année prévoit la résorption des bidonvilles.

Pourtant la vie continue dans le bidonville. Des annexes s'ouvrent à proximité facilitant les démarches administratives des habitants. Des cours de français sont proposés par la Ville dans les écoles, des formations techniques dans les lycées. Des opérations de désinfection sont réalisées, des points d'eau installés, l'électricité amenée, le ramassage des ordures organisé... La constitution de l'Aste (Association de solidarité avec les travailleurs étrangers) en 1964 aide à la réalisation de ces mesures et à rompre l'isolement des habitants du bidonville.

Les premières évacuations débutent le 13 février 1966 mais les hommes refusent de quitter le bidonville pour rejoindre un foyer de travailleurs à Rosny-sous-Bois. En juillet, ils sont 250 à quitter le bidonville pour un foyer municipal de la rue Guy-Môquet. Jusqu'en 1967, les hommes seuls continuent d'être relogés. Le niveau de population dans le bidonville commence enfin à baisser. Entre 1969 et 1972, c'est au tour des familles de quitter le Plateau, relogées pour certaines dans les ensembles construits à proximité comme le Bois-l'Abbé, pour d'autres sur des

>>>



TÉMOIN

José Pereira

«L'histoire des Portugais à Champigny, c'est l'histoire de Champigny.»

« L'association Académica de Champigny a été créée en 1978 par Francisco Araujo et mon père Antonio Vicente Pereira, qui se sont rencontrés dans le bidonville.

Mes parents se sont connus à Alpiarça, où ils travaillaient comme saisonniers agricoles. C'est là que je suis né en 1966 alors que mon père vivait déjà en France. Les gens ne quittaient pas leur pays de gaieté de cœur mais la vie au Portugal était très dure. Mon père est venu clandestinement en France. Il a fait le trajet à pied pour rejoindre l'un de ses beaux-frères au bidonville de Champigny. Il a trouvé du travail tout de suite, les patrons attendaient chaque matin devant les portes pour embaucher. Les Portugais étaient très discrets – la devise c'était « Travaile, vis ta vie et tais-toi » - sauf peut-être le jour où ils ont planté le drapeau portugais dans le bidonville et que la police est venue l'enlever !

Au début l'Académica était un club de foot. Puis c'est devenu un groupe folklorique. On est plus de 200. Chaque année on organise une grande fête au gymnase Tabanelli. Le 22 juin nous ne serons pas à Champigny car nous participons à un festival, c'est dommage. La pose de la stèle est une bonne chose même si ceux qui ont vécu dans le bidonville ne sont plus là aujourd'hui, comme mon père... C'est important quand même car c'est l'histoire de la communauté portugaise à Champigny. C'est l'histoire de Champigny.»

Vice-président de l'association Académica de Champigny.

>>>

terrains qu'elles achètent et sur lesquelles elles construisent leur maison. Au fur et à mesure des départs, les cabanes sont détruites, décourageant ainsi de nouvelles installations. En 1972 les dernières cahutes sont détruites, des jardins réapparaissent là où ils avaient disparu.

Les années 1980 marqueront l'apogée des jardins familiaux jusqu'à l'installation, dix ans plus tard, d'une zone industrielle, du lycée Marx-Dormoy et enfin du parc du Plateau, sur les vestiges d'un site qui aura été, vingt ans durant, le lieu de vie de dizaines de milliers de personnes.

FRÉDÉRIQUE NEVIÈRE

Sources : Portugais à Champigny, Le Temps des Baraques.
Ed. Autrement - Marie-Christine Volovitch-Tavares

Les chemins de la mémoire

Indispensable pour comprendre le présent et l'avenir... le travail de mémoire. A Champigny, historiquement liée à l'immigration portugaise, divers projets ont été engagés par les Campinois et la municipalité. Un bel écho à l'inauguration, symboliquement prévue lors de la Fête de la ville du 22 juin, d'un mémorial hommage au parc du Plateau, sur l'ancien emplacement du bidonville. Comme un écho aussi, cette histoire nous renvoie à celle des migrants en France... pour un autre regard.

« **L**e temps est venu de rendre hommage à tous ces Portugais et de perpétuer cette mémoire pour les nouvelles générations (...) », disait il y a un an Antonio Monteiro, ambassadeur du Portugal en France, en lançant un appel pour collecter des fonds. Son projet, suggéré il y a quelques années à la municipalité* : installer un monument en hommage à l'émigration portugaise en France, au parc départemental du Plateau.

Aujourd'hui, le projet va prendre forme. Des financements ont été obtenus auprès de mécènes et un sculpteur contemporain portugais, Rui Chafes, a été retenu pour réaliser le mémorial qui sera inauguré le 22 juin prochain, à l'occasion de la Fête de la ville, à l'endroit même où se trouvait le premier quartier du bidonville (1956-1972). Un moment fort et symbolique autour duquel s'est engagé un travail de transmission, en particulier auprès des jeunes générations...

Travail de mémoire

En amont de ce grand événement, un travail de mémoire a été conduit de janvier à mai par les services des archives communales et de la culture, des scolaires, et des habitants et associations du Plateau.

A l'origine des projets de classe, « la rencontre courant 2006 dans le cadre de la mise en forme des archives relatives à l'ancien bidonville, raconte Chloé Chotard, responsable des archives communales, avec Daniel Martin, du Centre régional de documentation

>>>



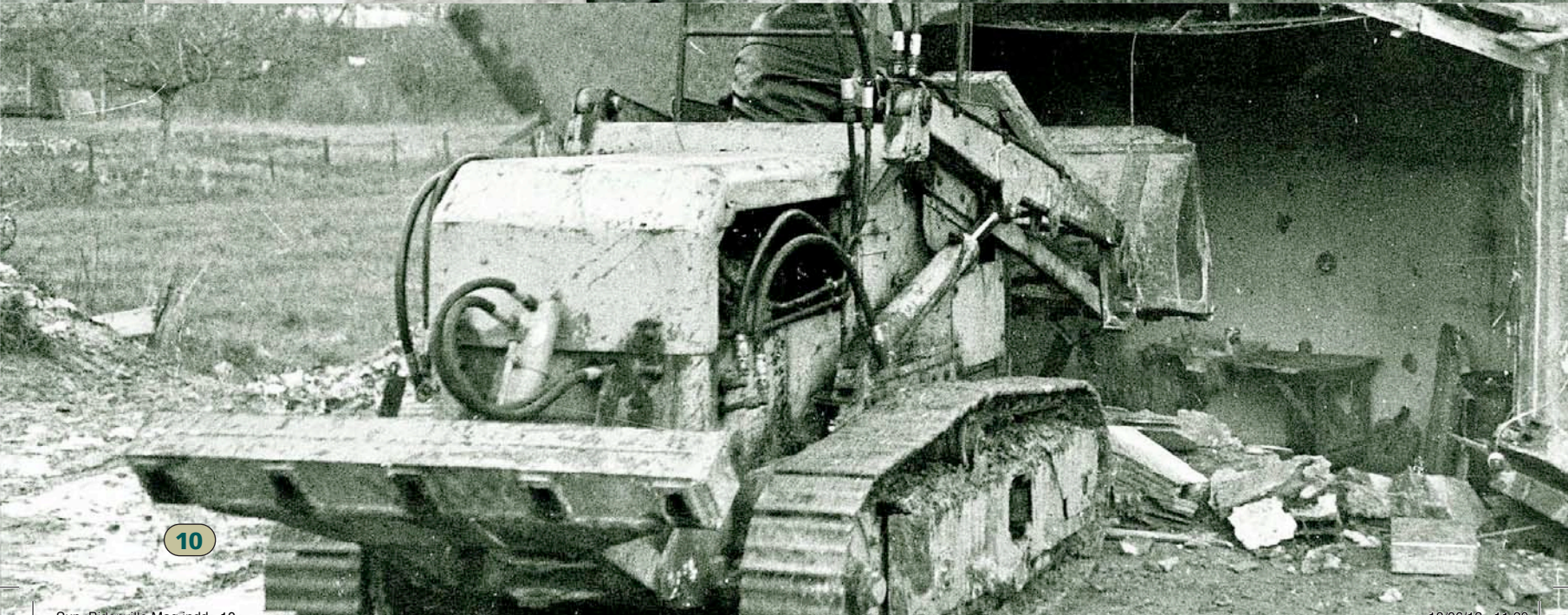
>>>

pédagogique (CRDP), réalisateur d'un DVD sur l'immigration portugaise. De là est née l'idée d'organiser en janvier 2007 une journée de formation pour les enseignants de Champigny sur ce thème. »

Parmi eux, Delphine Petit-Lafon, professeur d'histoire-géographie, est à l'initiative du projet mené par deux classes de 3^e du collège Lucie-Aubrac. Encadrés par cinq enseignants en histoire-géographie, lettres et arts plastiques, les élèves ont réalisé un travail d'historien en s'appuyant sur : un module de « lecture d'images photographiques », conduit par Eric Lafon du musée de l'histoire vivante de Montreuil ; une visite de la Cité nationale de l'histoire de l'immigration (CNHI) en compagnie de l'historienne et spécialiste Marie-Christine Volovitch-Tavares ; des séances de travail aux archives communales ; la rencontre de témoins ; une « promenade urbaine » sur les lieux de l'ancien bidonville. Le but de cette visite était de « leur faire comprendre qu'une ville est vivante, explique Chloé Chotard. Trente années après, on distingue encore des traces du bidonville qui a participé à la construction du quartier du Plateau et de l'ensemble de la ville. »

Du 19 au 23 mai dernier, les élèves ont

>>>



Histoires d'immigrations

présenté au centre culturel Olivier-Messiaen une exposition sur l'histoire du bidonville, composée de reproductions d'archives et de leurs propres productions artistiques et écrites et photos.

Suivant le modèle de leurs aînés, sept élèves de CM2 en RASED (Réseau d'aide spécialisée des élèves en difficultés) à l'école Maurice-Thorez, accompagné de leur instituteur, Marc Alizon, ont contribué à éclairer des zones d'ombre du passé, par le biais de recherches aux archives, de prises de vue lors d'un parcours pédagogique, et des visites de la Cité de l'immigration et du Musée de l'architecture. « L'objectif était de valoriser les élèves, raconte Marc Blondel, du service municipal de la culture, en les engageant dans la réalisation d'un diaporama sur l'histoire du bidonville. »

En parallèle, un petit groupe d'habitants du Plateau et des associations de proximité se sont investis dans la transmission de la mémoire, dans le cadre du forum santé « Histoires de vie et de santé ». Ils ont ainsi effectué des recherches aux archives, dans le cadre du montage d'une exposition retraçant les conditions sanitaires dans le bidonville et illustrées par les photos de Gérald Bloncourt, et ont réalisé un film à partir d'interviews d'habitants du quartier.

Autant de projets qui témoignent de la volonté de Champigny d'honorer et de transmettre ainsi aux jeunes générations la mémoire du passé... pour la construction du futur.

SANDRINE BECKER

* A l'occasion du 30^e anniversaire de l'APSCR (Association portugaise socio-culturelle et récréative) de Champigny et du jumelage de notre ville avec celle d'Alpiarça.



J.C. BROUSTAIL

La Cité nationale de l'histoire de l'immigration, ouverte en 2007, donne toute sa place à la présence portugaise. Lieu culturel inédit, elle pourrait ouvrir un nouvel espace de réflexion plus que jamais nécessaire. Après avoir été un musée dédié à l'Empire colonial français puis aux arts d'Afrique et d'Océanie, le bâtiment de la Porte Dorée à Paris accueille une nouvelle institution culturelle. La Cité transforme le message porté par l'édifice à sa construction, et offre un lieu de culture ouvert à la part de l'immigration dans la construction de la nation. Belges, Polonais, Russes, Arméniens, Maghrébins, Italiens, Espagnols, Portugais, Africains... Ils ont contribué au développement économique et participé à l'effort de guerre. Immigration du travail, exils politiques ou religieux, regroupements autour d'un foyer de création artistique, autant d'histoires individuelles et collectives où l'ancien bidonville portugais se décline dans les clichés de ces hommes et de ces femmes qui recréent des résidences éphémères dans l'espérance d'un nouveau départ. Contrats de travail, fiches de paie, pierre-souvenir d'un chantier, mai 68 place de l'Etoile... Documents, témoignages, objets comme ces valises qui portent les rêves d'un chemin toujours à tracer, à la recherche de liberté, d'égalité, de fraternité.

Idéologie d'un autre temps ?

On parle désormais d'une Cité, non d'un musée, pour traduire une histoire vivante, en train de s'écrire. Démarche qui engage à prendre la mesure de la place des immigrés dans notre société. Bâtiment, nettoyage, restauration... les migrants occupent, aujourd'hui comme hier, des secteurs où le manque de main-d'œuvre est criant. Pourtant, on assiste à une recréation d'inégalités de statut à peine pensables il y a quelques années. Le 10 mai, on commémorait l'esclavage... Mais n'y a-t-il pas cohérence entre traite, colonisation, pillage néo-colonial et immigration jetable ? On sonne l'alarme d'une crise alimentaire qui touche prioritairement les pays du Sud, on assiste à des émeutes de la faim, à des exodes vers un nouvel Eldorado. Une partie de la production agricole est détournée de sa fonction nourricière au profit d'une agriculture d'exportation. Et que dire des biocarburants, supposés relayer les énergies fossiles, qui suppriment des hectares de cultures... Seul édifice voué à survivre à l'exposition coloniale de 1931, la Cité nationale de l'immigration vaut aussi pour sa magnifique architecture, en particulier les fresques intérieures et les bas-reliefs de la façade qui illustrent l'apport des colonies à la métropole. Idéologie d'un autre temps ? A chacun de voir.

EVA LACOSTE

Cité nationale de l'histoire de l'immigration, Palais de la Porte Dorée: 293, avenue Daumesnil, 75012 Paris. Exposition temporaire jusqu'au 7 septembre 2008: "1931, les étrangers au temps de l'exposition coloniale". www.histoire-immigration.fr

Mémoires d'exils

Supplément à

Champigny
notre ville

Champigny notre ville - N°397 Juin 2008 - **Production** :
Ville de Champigny-sur-Marne - **Réalisation** : Service
communication en collaboration avec le Service des
Archives et Documentation - **Rédaction** : Eva Lacoste,
Sandrine Becker, Frédérique Nevière - **Maquette** : Nicolas
Vagner - **Sources historiques** : Portugais à Champigny, Le
Temps des Baraques. Editions Autrement - Marie-Christine
Volovitch-Tavares - **Photos** : J.C. Broustail - **Impression** :
Direct Impression



VILLE DE CHAMPIGNY-SUR-MARNE

